

# nord'

revue de critique et de création littéraires  
du nord / pas-de-calais

n°48 – décembre 2006



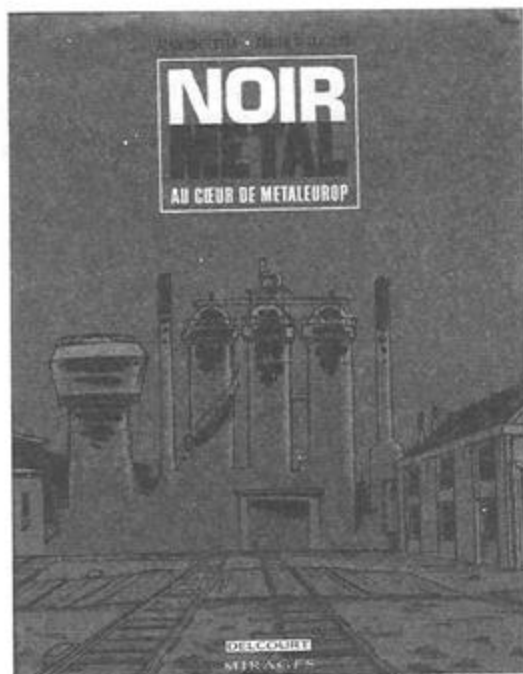
S.L.N.

# LES DÉSASTRES DU CAPITALISME OU LA FERMETURE DE METALEUROP

Jean-Christophe DELMEULE

À Henri et Claire

Toi Batiste perdu dans les nuits de Wattrelos  
et les brumes de la folie  
Toi femme inflexible aux mains brisées  
par leur cupidité.



Comment rendre compte et témoigner d'une situation paradoxale qui pousse des hommes à regretter des conditions de travail quasi inhumaines et fondamentalement dangereuses pour leur santé ? Quand les usines doivent fermer ou plutôt quand certaines exigences financières de rentabilité s'imposent à des ouvriers qui sont désormais dirigés par des figures anonymes : spéculateurs qui jouent au golf quand d'autres meurent du saturnisme ou fonds de pensions

1 — Jean-Luc Loyer et Xavier Bétancourt, *Noir Métal, Au cœur de METALEUROP*, Bande dessinée, Delcourt éditions, 2006, page de couverture.

qui introduisent une contradiction définitive, une ligne de partage entre les salariés. Les uns défendant leur emploi, les autres le montant de leur retraite. Qu'il s'agisse du textile, des mines ou de la métallurgie, des pans entiers de l'économie du Nord de la France ont disparu, frappant les esprits stupéfaits de voir s'effondrer une réalité pensée comme immuable.



Ainsi tombent les télécopies, dans un univers gris et livide, dans lequel les rares personnages encore présents dans l'usine de Noyelles-Godault apprennent que leur sort est réglé. Il ne leur reste plus qu'à écraser symboliquement le mégot de leurs cigarettes en espérant qu'un incendie va naître de leurs cendres. Ainsi tombent les hommes, dernier maillon d'une chaîne qui s'étire, de Jaurès à eux en passant par la voix de Jacques Brel :

*On ne peut pas dire qu'ils furent esclaves  
De là à dire qu'ils ont vécu...  
Lorsqu'on part aussi vaincu,  
C'est dur de sortir de l'enclave<sup>3</sup>.*

Êtres doublement déchus qui se retrouvent expulsés de leur travail et niés dans leur dignité. Réduits à l'anonymat du chiffre, simple ressource quantifiée, pions jetés à la rue. Ailleurs Jean-Luc Loyer avait puisé en enfance les constructions imaginaires de la mine, ces légendes qui naissent de l'obscurité des puits et des potences, ces monstres qui surgissent au pied des chevalets, dans des territoires désormais interdits aux humains mais où, dans un jadis encore

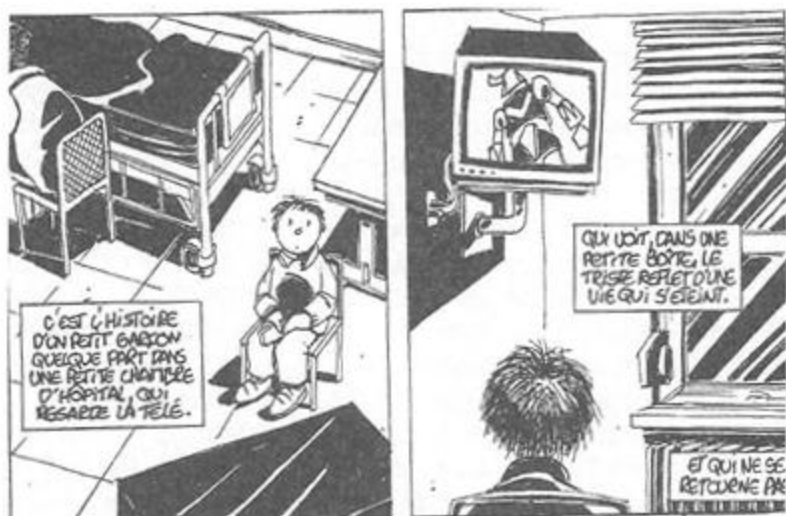
2 — *Ibid.*, p. 11.

3 — *Ibid.*, dernière citation, dernière page.

proche, ils enfouaient leurs corps pour s'enfouir dans l'abîme. Il y a une dimension épique dans la mémoire des travailleurs et le récit de leurs maladies; il y a une dimension tragique dans les légendes enfantines qui peuplent les quartiers des cités de sorcières effrayantes et de fantômes carnivores.



Quand les petits garçons et les petites filles doivent affronter la nuit pour apprendre à être ce fil du récit. Celui d'un passé déjà gommé par le vide qui succède aux fermetures de ces lieux où l'on travaillait, où l'on vivait, fût-ce au cœur des corons, où l'on mourait de silicose et d'alcool.



4 — Jean-Luc Loyer, *Les Mangeurs de cailloux*, Bande dessinée, Delcourt éditions, 1998, p. 107.

5 — Jean-Luc Loyer, *La Boîte à 1 franc*, Bande dessinée, Delcourt éditions, 2000, p. 118.



6

fosse et plus tard la béance qui envahit les cerveaux frappés de stupéfaction. C'est une véritable confiscation qui est dénoncée, une négation impitoyable de la vie : celle de ces hommes qui savaient exactement, avec une lucidité terrifiante, que leur travail journalier était aussi une condamnation rapide à la mort. Ils se savaient broyés mais concrets, sacrifiés mais dignes. Ce qui est soudain arraché à leur existence c'est bien la solidarité qui existait entre les « damnés de la terre ». Tel père qui meurt d'un cancer à peine nommé. Telle équipe qui est dévorée par le Grisou. Telle femme qui a vu mourir son mari à la guerre. Il y faut une force créatrice pour donner aux imaginations les rêves qui répondent aux vérités. Car le but n'est pas ici de rendre supportable une vie trop pénible, mais bien de donner en écho la verticalité et la densité des quotidiens : noirs bien sûr, pauvres inévitablement, durs absolument. L'autodérision n'est jamais éloignée, et quand les auteurs annoncent à cet ancien ouvrier de l'usine qu'une bande dessinée va décrire sa situation, il ne peut que s'esclaffer :

Jean-Luc Loyer et Xavier Bétaucourt ont voulu enquêter sur cette fermeture. Et plutôt que de procéder comme François Bon pour MOULINEX ou DAEWOO, de jouer les sociologues comme Bourdieu, ils ont préféré se mettre en scène, comme enfants du pays, tout à la fois proches de ces exilés du travail et dans le même temps frappés d'une distance irrémédiable. Journaliste travaillant à la télévision, dessinateur obsédé par son enfance, ils sont ce trait d'union indispensable entre les ouvriers et les lecteurs. Faussement naïfs, parce qu'ils connaissent bien la réalité industrielle, ils sont traversés par la parole de ceux qu'ils écoutent et dont ils veulent retranscrire le récit. Rendre à ceux que plus personne n'entend un lieu d'expression. Et sans doute faire obstacle à ce mépris qui ne les atteint pas, parce qu'en écho inversé, il fonde une collecti-

Ici, il s'agit de l'histoire de METALEUROP et d'une trahison faite aux « métallos », ces ouvriers de l'affrontement et du combat avec le feu et le fer, avec le plomb surtout, ces guerriers ironiques qui ne comprennent pas pourquoi soudain on les compare à des fourmis alors qu'ils étaient des fondeurs, des chercheurs d'or et des manipulateurs de dynamite. Il en faut de l'humour pour accepter la souffrance inscrite dans les corps jetés dans la

vité et une culture. La dépossession est par ailleurs organisée, rationalisée, même dans ses aspects les plus illégaux. Ainsi en va-t-il de cet étrange vol à main armée. Car c'est bien de l'or qui coule en premier pendant la fusion des matériaux :



7

Cet or, régulièrement transporté, est curieusement subtilisé lors d'un dernier convoi, programmé un mois avant la date habituelle, mais surtout cinq mois avant la fermeture de l'usine. Plus encore que le vol lui-même, ce qui est mis en évidence c'est bien le cynisme de ceux qui avaient déjà décidé de l'avenir de METALEUROP ou plutôt de sa disparition. Car une véritable destruction a été programmée. Comment les ouvriers pourraient-ils ne pas réagir aux provocations successives ? Celles lancées par le « capitalisme financier ». Celles aussi de la police. Comment ne pas sombrer dans le désespoir alors que l'opinion publique est manipulée, que la pollution est soudain utilisée comme justification hypocrite ? Alors les hommes laissent libre cours à leur haine et à leur exaspération. Ils vont, acte impensable pour un ouvrier, piller et dévaster leur propre usine :



8

Les dessins volontairement simples, constitués de lignes brisées, mettent en scène des hommes trahis. Sans doute ne leur reste-t-il plus pour survivre que l'enthousiasme qu'ils libèrent pour le football. Ce n'est pas un hasard si le club de football de Lens est celui qui regroupe le plus de supporters en France. Les « sang et or » sont les acteurs d'un théâtre populaire qui joue en plein air, dans la couleur et la joie, les combats douloureux et inégaux que tout un cha-

7 — *Ibid.*, p. 18.8 — *Ibid.*, p. 42.

cun vit ici. Comme ces affrontements avec les représentants de la loi et de l'ordre. Quand les manifestations tournent au déni radical, que la puissance est du côté de ceux qui spolient, et que les porteurs de matraque n'hésitent pas à confondre des manifestants et des syndicalistes avec des délinquants. Il est dès lors facile de bien comprendre les déclarations des ouvriers qui affirment qu'ils vont jeter de l'acide dans les rivières, puis qui feront croire aux médias et à l'opinion publique qu'ils ont mis leurs menaces à exécution :



9

Même si les forces en présence sont disproportionnées, qu'un escadron entier oppose aux banderoles et aux porte-voix des boucliers et des grenades lacrymogènes, il faut mener cette dernière bataille pour l'honneur. Celle qui amplifie les cris et les revendications, qui fait d'un baroud d'honneur une journée de liesse et de colère. Paganité explosive des hommes du métal incarcérés dans leur propre corps, viol de l'âme qui s'exprime dans les slogans révoltés. Comme si se déroulait une colonisation des êtres par des spectres et des vampires : « L'or de Glencore le sang des ouvriers », « À mort les Robinsons suisses », et bien évidemment, pour traduire l'injustice et l'erreur judiciaire : « Glencore m'a tuer ». Au-delà des mots et des images, celles d'un site en ruines, d'un gâchis de vies et d'un squelette d'acier, se renouvellent les bravades et les péripéties d'une lutte inégale. Quand il faut à l'honneur ces captures de trophées, ces boucliers et casquettes aux allures militaires. Ironie subtile qui permet à celui qui n'est même plus présent dans l'échelle sociale de préserver son humanité :



10

Où la couleur rose fait à nouveau son apparition pour exprimer le rire et la mémoire des signes. Face aux uniformes gris, qui évoquent des jours sombres de l'Histoire, comme sortis d'un film de science-fiction, il fallait le sourire amusé de celui qui a fixé au mur les symboles de la tyrannie bourgeoise.

Comment rendre compte et témoigner d'une situation exceptionnelle, d'une rupture de la pensée quand elle affronte les restructurations et les délocalisations? Comment faire un livre possible et pudique qui rappelle les principes fondamentaux de la liberté, qui dévoile les abus commis contre des êtres qui ne peuvent pas dire et lire le monde qui les exploite? *Noir Métal* n'est pas un documentaire objectif. Les auteurs affichent leurs opinions. Mais ils ne veulent pas ajouter une dépossession de plus, une atteinte déplacée qui ferait de leur projet un contre-sens. Leur présence dans le texte et dans les images est efficace d'être à la source d'un retour d'existence. Auditeurs privilégiés, ils rappellent que la tromperie n'est plus de mise et que derrière les fictions se jouent des drames réels et se nouent des relations humaines :

« Ne nous y trompons pas

Comme le veut la formule, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Pourtant nous les avons côtoyés, ces personnages, nous les avons vus, là-haut, chez eux, chez nous, dans le Pas-de-Calais.

Mais ils n'existent plus vraiment.

Ils ont été balayés, supprimés, effacés d'un revers de la main, eux et leurs familles.

Alors ne nous y trompons pas.

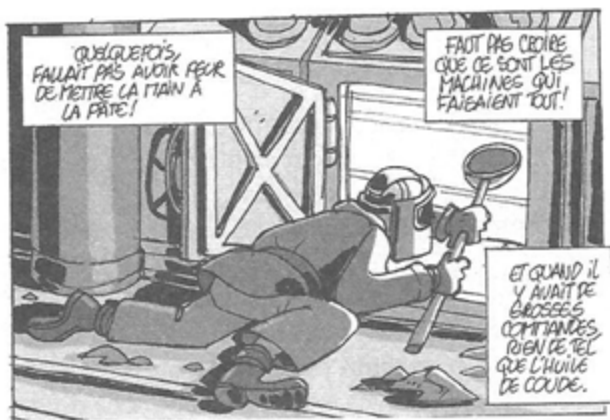
Le récit que vous allez lire est l'histoire d'une rencontre... »<sup>10</sup>



Sans doute faut-il aux auteurs user d'une technique et d'un outil qui les rapprochent, en les respectant, des salariés de METALEUROP. La bande dessinée est à la fois le trait et le récit, l'aplat et le relief, la projection d'une histoire et d'un site. Et lorsqu'ils déclarent ne pas vouloir polémiquer, c'est peut-être moins pour se retrancher dans la neutralité et l'objectivité que pour mieux donner jour, dans le découpage des séquences, les rencontres successives et les discussions parfois didactiques, à un objet fondamentalement politique. Un livre qui donne à voir et à entendre, dans un temps qui doit durer, une expropriation et une volonté de dislocation. Un roman eut été trop abstrait. Un documentaire trop éphémère. Un film trop coûteux, exigeant des moyens inappropriés. La bande dessinée est ce matériau adapté qui, à la pratique du crayon, associe le lent travail d'élaboration du récit. Mettre en scène les acteurs du conflit, en multipliant les perspectives. Faire entendre les différents points de vue convergents, du fermier au délégué syndical en passant par les femmes en colère. Mettre en lumière les diffractions et les réfractions d'un monde qui est moins caractérisé par le climat et la météorologie que par les ombres qui déterminent en pays nordiste les couleurs et les expériences : gouffres insondables, jardins interdits, reflets dévastés.

Pour bien comprendre l'album *Noir métal* il faut sans doute lire *La Boîte à un franc* et *Les Mangeurs de cailloux*, mais il convient aussi de se laisser guider par le récit, et les nombreuses histoires individuelles qui constituent une collectivité ; Pécheur surnommé « Ch'Pékeu », client du « bistrot » local, qui déclare au patron du lieu qu'il va gagner le Quinté dans l'ordre et qu'il faudra désormais l'appeler « Marquis », ou bien encore ouvrier de production, qui explique à ce « dessinateur élevé au fromage blanc » ce qu'était son métier et les risques qui l'accompagnaient.

Les salariés avaient bien compris la logique meurtrière de leurs employeurs. Quand le taux de « plombémie » dépassait la norme mais restait acceptable leur cas ne relevait que de la sécurité sociale ; le salarié ne faisait l'objet que d'un simple arrêt de travail. Mais quand la situation se révélait plus grave, elle risquait de mettre en péril les équilibres fragiles du mensonge :



11

Un mensonge qui empoisonne au sens strict la vie des habitants. Parfois certains veulent attaquer METALEUROP devant les tribunaux. Mais devant les moyens dont disposent l'adversaire ils préfèrent parler cachés, à visages cou-



12

rieur aux normes autorisées, qu'une vague réponse rassurante. Et de souligner les incohérences des propos tenus par les dirigeants de l'usine :



13

Il fallait enquêter dans l'urgence et témoigner, dans l'affolement, de la catastrophe. L'objectivité de l'Histoire n'est que la négation des hommes qui l'ont écrite. Les économistes de la mondialisation et de la compétitivité réduiront à l'état de nécessité ces brisures et ces drames, ces rejets inhumains. *Noir Métal* réussit à montrer simplement, en appuyant chaque proposition sur la preuve et le récit des existences, que jamais personne ne proposera un suivi psychologique, une aide personnalisée à ces ouvriers qui ont subi le traumatisme de trop, le tremblement de terre qui a ouvert sous leurs pieds un abîme de sauvagerie et de négation. Que reste-t-il de ces années de métallurgie, sinon les vestiges de l'affrontement et de la désertification ? Un chien peut y plonger les pattes dans l'acide et l'eau devenir un poison meurtrier :

verts. Brouillage imposé qui symbolise l'impossibilité d'obtenir un dialogue de la part de ceux qui ne veulent pas et ne voudront jamais assumer leurs responsabilités criminelles. Telle cette mère de famille qui ne reçoit des autorités politiques, en réponse à ses inquiétudes légitimes, puisque les examens pratiqués sur sa fille ont décelé un taux de plombémie supé-

Certaines fouilles archéologiques sont des productions de l'immédiat. Quand il est indispensable de sauver les dernières traces d'un savoir et d'une réalité vivante. Et la douleur de l'enfouissement est d'autant plus vivace que la lutte pour le travail et la subsistance était cruelle. Perdre le peu qui faisait de ces hommes des êtres humains est un drame que l'oubli va recouvrir de son indifférence.



Les propriétaires de l'or ont délaissé les déchets et les produits toxiques. Ils ont inscrit dans le sol l'impossibilité de marcher; dans l'air celle de respirer; dans le ciel celle de rêver. Il ne reste plus à ces soldats du plomb qu'à devenir des pantins figés, des immobilités contaminées, des condamnés sacrifiés :

14

15

Figés, meurtris, dépossédés des couleurs de la vie, ces ouvriers ne sont plus que le reflet en noir et gris de l'atrocité meurtrière qui compare un taux de rentabilité à des milliers de vies humaines. Récit de la tristesse infinie, champ de bataille où sont tombés des milliers d'ouvriers, la bande dessinée de Jean-Luc Loyer et Xavier Bétaucourt est un requiem pour les oubliés et les parias.

